

Acteur de *The Wire* et de *Treme*, **Wendell Pierce** a La Nouvelle-Orléans dans le sang. Onze ans après Katrina, il publie *Le Vent dans les roseaux*, une autobiographie militante et décoiffante. De passage à Paris, il nous parle d'ouragan, d'art et d'engagement par Léonard Billot  
photo Iorgis Matyassy pour Les Inrockuptibles

# Pierce à convictions

**T**he Wire figurera dans la première phrase de ma nécrologie. Wendell Pierce est un type lucide. Inoubliable William "Bunk" Moreland dans le chef-d'œuvre de David Simon, l'acteur de 52 ans a rendu mythiques les pardessus classiques, les énormes cigares et les "fuck" à répétition de l'inspecteur de la crim de Baltimore, qu'il a incarné de 2002 à 2008.

En cet après-midi d'automne, installé dans les salons du très jazzy Café Laurent, Wendell Pierce n'a pas de trois-quarts sur les épaules, ni de barreaux de chaise ou d'injure aux lèvres. Mais cette voix grave et posée, étrangement envoûtante, dont il use d'abord pour articuler quelques mots en français - "Bonjour", "Bienvenue", "Merci beaucoup" - puis pour commander un thé. Vert et sans sucre. Vraiment rien à voir avec le "Bunk".

Car, à l'instar du répertoire d'une rock-star effacé par l'ombre d'un tube, la carrière du natif de La Nouvelle-Orléans reste occultée par le succès de son personnage dans *The Wire*. Pierce est pourtant l'un des comédiens

les plus complets de sa génération. Formé à jouer les classiques sur les bancs du New Orleans Center for Creative Arts, puis de la prestigieuse Juilliard School of New York, l'acteur est aussi à l'aise dans du Shakespeare que dans du Beckett, sur les planches de Broadway où il fit ses armes à la fin des 80's, que devant la caméra de David Simon - dont il est l'acteur fétiche, et qui lui a même créé sur mesure le rôle d'Antoine Batiste, le tromboniste de *Treme*.

Grand amateur de musique - "C'est le jazz qui m'a appris à jouer" -, c'est pourtant avant tout de textes dont il est question dans le livre qu'il publie. Ceux d'une enfance "où lire était la norme", ceux qu'il a incarnés sur scène, et celui auquel il s'accroche, comme à une bouée en pleine tempête.

Tel l'ouragan Katrina, en août 2005, déferlant sur La Nouvelle-Orléans avec une violence inouïe 1 800 personnes perdent la vie, plus d'un million d'autres sont déplacés et des quartiers entiers de la ville sont ravagés, engloutis sous trois mètres d'eau et de boue. Parmi eux, Pontchartrain Park

la première banlieue africaine-américaine construite après la guerre, dont Pierce est originaire et où habitent ses parents. Face au drame, c'est dans le texte de Beckett, *En attendant Godot*, que l'acteur va chercher l'espoir et la force de ne pas sombrer. "J'ai joué la pièce à La Nouvelle-Orléans après Katrina et ça m'a ouvert les yeux sur le sens de l'œuvre. J'ai réalisé qu'elle disait tout du désespoir que vivait ma ville. J'ai compris que cette pièce, écrite par Beckett peu après l'occupation nazie en France, parlait à tous ceux qui avaient connu l'horreur dans leur vie. Mais grâce à cette expérience, j'ai aussi compris le pouvoir de l'art sur un individu et sur ma communauté. Le pouvoir de nous sauver, de nous redonner confiance en l'avenir et l'envie de reconstruire notre ville".

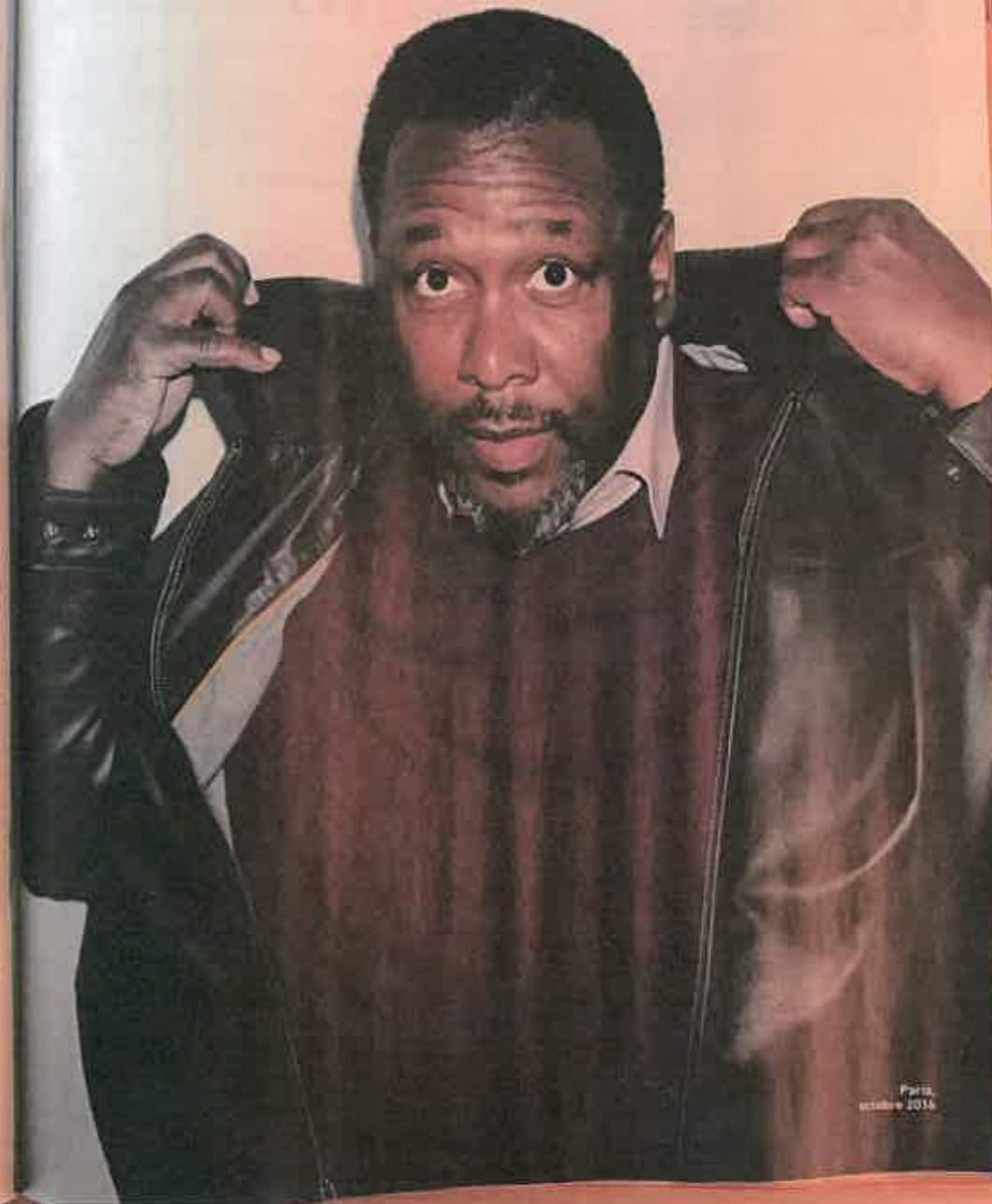
Au Vladimir d'*En attendant Godot*, Wendell Pierce emprunte une réplique de l'acte II, qui revient comme un mantra dans son récit : "Faisons quelque chose pendant que l'occasion se présente ! Ce n'est pas tous les jours qu'on a besoin de nous".

Pour l'enfant de La Nouvelle-Orléans, l'ouragan est un déclin.

"C'est ce désastre qui m'a poussé à agir, confies-tu. Quand tu perds tout, tu réalises ce qui est vraiment important pour toi. Et tu ne peux plus rester sur le terrain de touche".

En 2007, il lance un projet pour reconstruire le quartier de Pontchartrain Park et reloger les familles sinistrées. En 2012, il ouvre des épiceries pour lutter contre les "déserts alimentaires" et fournir des produits frais à la communauté. Aujourd'hui, il étend son spectre d'action et participe à un programme immobilier dans les secteurs défavorisés de Baltimore pour renouveler les logements, favoriser l'emploi local et loger les jeunes artistes. Et dans La Californie New York. Activisme ? Surement, mais l'acteur préfère parler de "travail nécessaire pour permettre aux gens de vivre pleinement leur vie". Comme disait Bunk : "Tout homme doit avoir un combat". Pas de doute, Wendell Pierce a trouvé le sien. ■

*Le Vent dans les roseaux* (Éditions du Seuil), traduit de l'anglais (USA) par David Fautsch, 234 pages, 22,50 €



Paris, octobre 2014